

Amy lui sourit avec coquetterie... (Page 1135)

C. 1.

LIVRAISON 149

de larges manteaux sombres au capuchon rabattu sur les yeux, si bien que l'on ne pouvait deviner s'ils étaient jeunes ou vieux.

Les contrebandiers éclatèrent de rire en s'apercevant de la terreur de la jeune fille.

— C'est probablement la première fois que vous voyez des contrebandiers ! s'exclama l'un des hommes en s'approchant d'elle et en l'observant avec attention.

Leni fit de la tête un signe affirmatif et les hommes se remirent à rire.

— Eh bien ! il vous faut du courage pour vouloir passer la frontière avec nous, Mademoiselle !... C'est vraiment de la bravoure !

Leni porta la main à son cœur qui battait très fort ; elle sentit sous ses doigts le léger bruissement d'un papier : la lettre de son Fritz qu'elle avait caché dans son corsage. La pensée de son fiancé, qui attendait son aide, fit renaître l'énergie dans son âme et la peur s'évanouit comme par enchantement.

Elle devait l'aider, l'aider à tout prix à quitter la légion...

Dans son regard passa une expression fière et hardie :

— Oui, j'ai du courage et je n'ai peur de rien ! dit-elle, se tournant vers les contrebandiers... Je dois aller en France et je suis disposée à tout pour y arriver.

— Pardieu ! quelle force et quel courage dans une aussi gracieuse créature !

— Je vous assure que je serai courageuse, quoiqu'il puisse arriver et que vous ne vous repentirez pas de m'avoir emmenée...

— Notre ami nous a dit que vous avez un fiancé dans la Légion Etrangère et que vous voulez l'aider à fuir... C'est pour cela que vous voulez venir avec nous ?...

Leni sourit :

— Oui, c'est la vérité.

— Et comment pourrez-vous lui venir en aide ?

— Il y a une dame à Paris qui est disposée à me donner l'argent nécessaire pour permettre à mon fiancé de fuir... Je dois aller chez elle et envoyer la somme à mon pauvre Fritz qui attend impatiemment...

— Mais pourquoi n'avez-vous pas préféré vous faire délivrer les papiers nécessaires à ce voyage, plutôt que de passer la frontière, en courant mille dangers, même au risque d'y perdre la vie ?... Cela aurait été bien plus simple ?

Leni sourit et haussa les épaules :

— Pourquoi ? Parce que mon père ne veut pas me laisser épouser mon fiancé...

— Mais vous, vous ne voulez pas renoncer à lui, parce que vous l'aimez toujours, pas vrai ?

— Non, non, je ne l'abandonnerai jamais...

Les contrebandiers s'entregardèrent ; ils admirèrent la fidélité et la constance de cette charmante enfant, puis l'un dit :

— Vous êtes une courageuse fille !

— L'homme qui possèdera une pareille créature aura de la chance !

— Eh bien, ma petite, nous ferons de notre mieux pour que vous passiez la frontière et nous vous protégerons au cours de ce périlleux trajet...

— Vous m'emmènerez donc ? demanda Leni d'une voix émue.

— Certainement !

— Entendu ! Vous viendrez avec nous...

— Il suffira de la conduire à une quelconque station au-delà de la frontière, afin qu'elle puisse prendre le train pour Paris...

L'un des contrebandiers, celui qui, tout d'abord, avait fait le plus d'objections à la présence de la jeune

fille parmi eux, la prit par le bras et la fixant attentivement, il lui dit :

— Savez-vous, petite, que Paris est une ville très dangereuse pour les belles créatures comme vous ?...

Leni, qui n'avait connu autre chose que la maison paternelle et la grande ferme où elle avait passé quelque temps en service et où elle avait connu Fritz, ne pouvait même pas imaginer quels étaient les dangers et les pièges qui pouvaient attendre une jeune fille dans une grande ville... Elle sourit d'un air enfantin et répondit en secouant la tête :

— J'ai été élevée durement et je ne crains rien...

— On dirait que vous ne vous doutez pas des dangers qui attendent les jeunes filles à Paris ?

— Je ne crains rien... Que peut-il m'arriver ? Et puis, j'aurai toujours mon chien près de moi pour me défendre...

Alors, seulement, les contrebandiers virent le chien qui s'était couché aux pieds de la jeune fille.

— Vous voulez emmener votre chien ?

— Oui, il m'a suivie quand j'ai quitté la maison de mon père ; nous sommes inséparables et il ne veut pas me quitter ; comment pourrai-je le chasser ?

Les contrebandiers protestèrent énergiquement.

— Il est impossible d'emmener le chien ; il faut que vous le laissiez ici...

— Nous devons être très prudents !

— Ils se mettrait à aboyer au moindre bruit et nous serions découverts !

Leni jeta ses bras autour du cou de l'animal.

— Je ne veux pas me séparer de mon Karo !... déclara-t-elle avec fermeté.

— Dans ce cas, il n'est pas possible que vous veniez avec nous, parce que nous ne voulons pas tomber entre les mains des gendarmes...

Leni se mit à les supplier.

— Je vous en prie, prenez-moi avec vous ; je vous garantis que Karo sera tranquille et qu'il n'aboiera pas. Si je ne l'emmène pas avec moi à Paris, je serai seule et abandonnée dans la grande ville et alors qui donc me protégera ; comment pourrai-je me sauver ?

Les contrebandiers jetèrent un regard de reproche à l'aubergiste qui, embarrassé, se taisait.

Puis, le plus âgé dit enfin :

— Au fond, elle a raison ; son chien la protégera mieux que quiconque...

Un autre dit encore :

— Mais le chien peut constituer un danger pour nous...

Leni tendit vers eux ses mains suppliantes :

— Croyez-moi, Karo est très intelligent et il fait tout ce que je veux ; il nous sera plus utile que vous ne le pensez ; je le connais bien et je suis sûr de lui...

Elle suppliait avec une telle ferveur et son accent était si sincère que les contrebandiers se laissèrent enfin persuader et se décidèrent à l'emmener avec Karo ; cependant, ils voulurent répéter encore à la jeune fille que l'entreprise était ardue et risquée et ils lui énoncèrent tous les dangers qu'elle aurait à surmonter.

Et quoique Leni éprouvât une peur terrible, elle sut se montrer résolue et courageuse ; pour doubler son énergie, elle pensait à Fritz, qui attendait d'elle les moyens de salut ; pour atteindre ce but, elle pouvait bien risquer sa vie !

Quand l'horloge marqua onze heures, les hommes se levèrent pour partir. Ils mirent leurs sacs gonflés et pesants sur leurs épaules ! Leni devina que ces sacs contenaient de la marchandise de contrebande qu'ils portaient en France. Quand ils reviendraient, ils ramèneraient d'autres objets.

Dans l'esprit de la jeune fille surgit le souvenir de certaines histoires de contrebandiers qu'elle avait entendu raconter et qui l'avaient toujours emplies de terreur ; mais elle se raidit contre cette impression et chassa toutes les pensées qui auraient pu diminuer son courage.

Son cœur battait très fort, car elle savait que ces hommes risquaient leur vie ; s'ils avaient été découverts ils auraient pu être tués par les douaniers qui auraient tiré sur eux et les auraient arrêtés s'ils étaient tombés vivants entre leurs mains.

Tel était d'ailleurs le sort qui devait fatalement échoir un jour ou l'autre à ces individus qui exerçaient un si dangereux métier.

Cette nuit-ci n'allait-elle pas être fatale pour eux ?... N'allaient-ils pas tomber entre les mains des gardiens.

Leni comprenait que tout dépendait du hasard et que son avenir serait brisé, elle était surprise, parce que personne n'aurait ajouté foi à ses protestations. On l'aurait assurément condamnée comme si elle s'était elle-même rendue coupable du délit de contrebande.

Mais il ne fallait pas qu'elle pense au danger qu'elle courait, afin de ne pas se laisser vaincre par la peur.

Elle se dit que le monde appartient aux audacieux et que le moment était venu de faire appel à tout son courage.

Mais il est évidemment plus facile d'imaginer une périlleuse aventure que de s'y engager de sang froid !

Tout contribuait à augmenter son inquiétude et l'angoisse qui étreignait son cœur.

La nuit était sombre et silencieuse ; le ciel était sans étoiles et seule la pâle lumière des lanternes perceait la densité des ténèbres.

Les contrebandiers s'avançaient lentement, sans faire le moindre bruit, au cœur de la forêt. Ils marchaient

l'un derrière l'autre à quelques mètres d'intervalle. Le troisième et le quatrième avaient pour mission de ne pas perdre de vue la jeune fille, afin d'éviter qu'elle puisse s'écarter du chemin.

La voie n'était point tracée, mais les contrebandiers suivaient, de toute évidence une route bien déterminée.

Leni se tenait cramponnée au collier du chien et la présence du fidèle animal lui donnait du courage. Elle marchait d'un pas ferme mais elle ne pouvait s'empêcher de sursauter chaque fois qu'elle entendait un craquement dans les branchages ou le murmure de la brise dans le feuillage des buissons.

Le chemin semblait interminable. Leni se tourna vers celui des contrebandiers qui venait immédiatement derrière elle et lui demanda :

— Est-ce que nous avons encore longtemps ?

L'homme posa un doigt sur ses lèvres pour lui donner à comprendre qu'il aurait pu être dangereux de parler à voix haute comme elle venait de le faire. Puis il répondit en chuchottant qu'il faudrait encore à peu près deux heures de marche avant d'être sortis de la zone dangereuse.

Deux heures !... En de telles conditions, cela semblait une éternité !... Mais il fallait prendre courage puisque c'était une mission sacrée qu'il s'agissait d'accomplir.

Mais elle commençait à être très fatiguée et n'avancait plus qu'avec peine. A chaque instant elle buttait contre les aspérités du terrain que les ténèbres de la nuit l'empêchaient d'apercevoir à temps et elle serait souvent tombée si le contrebandier qui marchait derrière elle ne s'était élancé pour la soutenir. Un autre s'était chargé de porter sa valise afin que la route lui soit moins pénible.

Finalement, elle fut obligée de s'arrêter. Elle avait

l'impression que ses jambes refusaient de la porter plus longtemps. Sa respiration était devenue haletante.

— Courage Mademoiselle ! lui dit l'un des contrebandiers. Souvenez-vous de ce que vous ne pourrez sauver votre fiancé si vous ne faites appel à tout votre courage...

— C'est vrai ! répondit la jeune fille.

Et faisant un effort surhumain, elle se remit en marche.

Tout-à-coup, le chien se mit gronder et à montrer ses crocs comme s'il avait pressenti quelque danger.

Effrayée, Leni se pencha vers la bête et murmura en le caressant :

— Silence, Karo !... Il ne faut pas faire de bruit !

L'animal parut avoir compris ces mots car il cessa immédiatement de gronder et il se serra contre la jeune fille comme pour se préparer à la protéger. Mais il continuait de montrer les dents et Leni comprenait bien que quelque chose l'inquiétait.

Les contrebandiers aussi avaient ralenti le pas et ils semblaient inquiets. Enfin, sur un signe de celui qui marchait en tête de file ils s'arrêtèrent. Leni noua fortement ses mains autour du museau du chien, de crainte qu'il ne se mette à aboyer.

Maintenant, à quelque distance, on entendait un bruit de pas dans les buissons.

En voyant l'attitude des contrebandiers, Leni comprit que le danger devait être assez grand.

Que serait-il advenu si les gardes l'avaient arrêtée ?

Tous ses projets auraient été anéantis. Tout aurait été irrémédiablement perdu !

Et pourtant, il y avait des années que les contrebandiers qu'elle accompagnait se livraient à leur trafic sur cette frontière. Était-ce justement cette nuit-ci qu'ils devaient être surpris pour la première fois ?

Une ardente prière s'éleva du cœur de la jeune fille.

— Oh mon Dieu ! murmura-t-elle. Sauvez moi de ce péril !

Au même instant, une voix retentit dans les ténèbres :

— Halte !... Qui va là ?... Répondez ou je tire !

Celà avait été dit en français. La frontière avait donc été passée et l'on était venu tomber juste dans les bras de deux gardes !

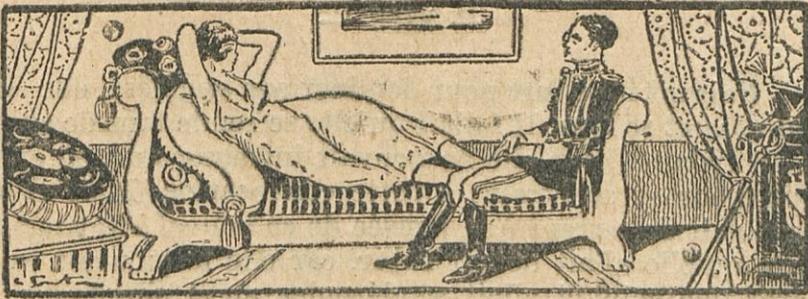
Cette fois, il n'y avait plus de doute !... Tout était perdu !

Presque défaillante, Leni ferma les yeux et une clameur d'angoisse s'échappa de ses lèvres :

— Fritz !... mon cher Fritz !.. Je ne te reverrai jamais plus !

Puis un voile lui passa devant les yeux et ses perceptions sombrèrent dans le néant. Ses jambes ployèrent sous elle et avant de perdre tout à fait connaissance elle eut encore la sensation de deux bras robustes qui se nouaient autour d'elle pour la soutenir.

Puis elle s'évanouit.



CHAPITRE CLXVIII.

NOUVEAUX TOURMENTS.

Quand Lucie Dreyfus reprit le récepteur du téléphone, son visage se couvrit d'une pâleur extrême. Elle se laissa tomber sur une chaise et demeura un long moment immobile, le regard fixe, une expression de terreur intense dans les yeux.

Qu'était-il donc arrivé ?... Pour quelle raison voulait-on encore l'interroger ?

Le commandant du Paty était-il au courant de la vérité ?... Avait-il réussi à découvrir ce qui s'était passé dans l'île ?

Malheur à elle si sa complicité pouvait être démontrée parce que, dans ce cas, sa condamnation serait inévitable.

Mais que faire sinon se plier à la volonté du destin ?

Quand on avait fait miroiter devant elle l'espoir de faire délivrer son mari elle n'avait pu résister à la tentation de courir ce risque.

Et maintenant, il fallait qu'elle en supporte les conséquences. Quant à son pauvre Alfred, il y avait déjà longtemps qu'il les supportait, et cela de la façon la plus cruelle. Elle-même n'avait donc pas le droit de se plaindre.

Faisant un effort pour dominer son angoisse, elle se redressa et se leva. Il fallait qu'elle se rende tout de suite au tribunal, car elle ne pouvait invoquer aucune excuse pour se soustraire à cette convocation. Mais elle tremblait de terreur à la pensée de ce nouvel interrogatoire qu'elle allait devoir subir, car elle ne pouvait espérer que celui-ci allait se dérouler aussi simplement que le premier.

Elle tenta de téléphoner à Mathieu pour lui demander de l'accompagner, mais le jeune homme n'était pas chez lui et le domestique ne savait pas où il était allé.

Finalement, elle se décida à téléphoner à Maître Laborie. L'homme de loi aurait certainement pu lui donner un conseil. Mais là aussi son espérance se trouva déçue car on lui répondit que l'éminent avocat était en train de plaider dans un important procès dont l'audience en cours allait certainement se prolonger jusqu'au soir.

Il ne restait donc plus d'autre alternative à la jeune femme que de se rendre seule chez le juge d'instruction. Mais elle était tourmentée par d'angoissants pressentiments qui lui causaient une bien douloureuse angoisse. Au moment de quitter ses enfants, elle éprouva tout-à-coup l'impression qu'elle n'allait plus les revoir et avant qu'elle n'ait pu faire l'effort nécessaire pour s'en retenir, elle fondit en larmes.

Stupéfait, les deux enfants se jetèrent au cou de leur mère et Pierrot lui demanda avec sollicitude pour quoi elle pleurait.

La malheureuse hésita un instant, puis elle répondit en s'efforçant de refouler ses larmes :

— Ne me demande rien, mon petit... Tu sais bien que ta maman est toujours triste...

Mais quand papa reviendra tu ne pleureras plus, n'est-ce pas maman ?

La malheureuse laissa échapper un soupir.

— Quand il reviendra ! gémit-elle. Non... Alors, je ne pleurerai plus, mon chéri !

— Et pourquoi est-ce qu'il ne revient pas, maman ?

— Il voudrait bien revenir, mais il ne le peut pas encore...

— C'est le général qui ne le lui permet pas ?

A cette question ingénue, Lucie sourit avec un air de lassitude. Mais comment aurait-elle pu expliquer à l'enfant la véritable raison pour laquelle son père ne pouvait revenir ? Il n'était pas encore assez grand pour comprendre des choses pareilles.

— Oui, mon petit dit-elle. C'est le général qui l'en empêche.

Eh bien, maman, tu devrais aller le trouver le général et lui dire que c'est très vilain de sa part d'empêcher papa de revenir auprès de nous...

— Oh !... Mais le général ne m'écouterait pas !

— Essaie quand même... Et emmène-moi avec toi...

Tu verras que je crierai si fort qu'il faudra bien qu'il m'écoute, même si ça ne lui plaît pas !.. Je prendrai mon sabre et il aura tellement peur qu'il se hâtera de rendre la liberté à papa...

Tu dis des bêtises, Pierrot ! fit Lucie. Ce serait trop beau si les choses, dans la vie, allaient si facilement...

Puis elle sortit en hâte pour se rendre au tribunal faisant appel à toute sa force de caractère pour affecter une tranquillité d'esprit qu'elle était bien loin d'éprouver réellement...

Mais malgré tous les efforts qu'elle faisait pour dominer son émotion, son cœur battait à se rompre.

Quand elle pénétra dans le cabinet du juge d'instruction, elle le trouva seul car Du Paty et Gaston s'étaient retirés dans une autre pièce.

— Que désirez-vous de moi Monsieur le juge ? demanda-t-elle avec une apparente sérénité.

— Je voudrais vous poser quelques questions, Madame répondit le magistrat. Veuillez vous asseoir...

La jeune femme prit une chaise et se mit à regarder le juge avec anxiété.

— Donc, reprit le magistrat, vous niez avoir joué un rôle quelconque dans la tentative d'évasion de votre mari, n'est-ce pas ?

— Certainement...

— Et vous persistez à affirmer que l'accusation que le commandant du Paty a portée contre vous ne peut être due qu'à un sentiment de malveillance personnelle de sa part ?

— Oui, Monsieur le juge...

— Seriez-vous disposée à répéter cette affirmation même en présence de témoins qui affirmeraient le contraire ?

A ces mots, Lucie ne put s'empêcher de sursauter.

Elle se dit tout de suite que le commandant du Paty devait sans doute avoir réussi à faire parler le vieux Pierre ainsi que Gaston le Fou.

S'il en était ainsi, la chose risquait de bien mal tourner pour elle !

Mais la terreur même qu'elle éprouvait lui donnait du courage ainsi que la volonté de lutter jusqu'au bout contre son dangereux et déloyal adversaire.

Regardant fixement le magistrat, elle lui dit d'un ton ferme :

— De tels témoins ne peuvent exister...

— En êtes-vous bien certaine ? fit le juge en souriant avec un air qui n'était pas très rassurant.

La jeune femme comprenait que si elle se laissait intimider, ou si elle se laissait amener à se contredire elle-même, elle serait perdue.

— J'en suis parfaitement sûre, confirma-t-elle.

— Eh bien, tant mieux pour vous Madame... S'il

en est ainsi, il est évident que vous n'avez rien à craindre...

Puis il se tourna vers le greffier et lui dit :

— Faites entrer le commandant du Paty, ainsi que le témoin...

Lucie sentit le sang se glacer dans ses veines.

Du Paty et un témoin ?

Serait-ce ?...

Les yeux de Lucie étaient tellement émue qu'elle ne pouvait faire un mouvement.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis le commandant du Paty apparut. Avec un sourire cynique, il s'inclina devant Lucie qui négligea de répondre à son salut.

Ah, comme elle haïssait cet homme qui n'avait cessé de la torturer d'une façon ou d'une autre depuis le commencement de l'affaire et qui ne cessait d'inventer de nouveaux stratagèmes pour lui faire du mal.

Tout-à-coup, une expression de terreur intense apparut dans ses yeux et, d'un mouvement machinal, elle se passa la main sur le front.

Non... Elle ne rêvait pas... C'était bien la réalité !

Derrière le commandant du Paty, Gaston le Fou venait d'entrer !

Les lèvres de Lucie tremblaient et elle avait beaucoup de peine à retenir les larmes qui lui montaient aux yeux.

Gaston le Fou l'avait donc lâchement trahie, lui qu'elle avait cru tout à fait désintéressé.

Maintenant tout était perdu !

Le témoignage de Gaston était assurément d'une importance et d'un poids suffisant pour provoquer d'un seul coup l'écroulement de tout son système de défense.

Du reste, si du Paty avait réussi à obtenir ce témoignage, il devait certainement avoir également réus-

si à s'assurer celui du vieux Pierre, ce qui achèverait de la vaincre complètement.

Fallait-il qu'elle persiste à nier malgré tout ?... Cela en valait-il encore la peine ?

La pauvre femme sentait son cœur se déchirer. Elle serrait les lèvres pour ne pas crier.

Et pourtant aucun des quatre hommes qui étaient dans la pièce n'aurait pu deviner quels étaient ses véritables sentiments car la physionomie, impassible et fermée, ne les trahissait en rien.

Malgré l'immense détresse qui la bouleversait intérieurement, elle trouvait encore le courage de regarder le juge avec un air de tranquillité parfaite.

CHAPITRE CLXIX.

MOMENTS D'ANGOISSE.

Le juge d'instruction et le commandant du Paty regardaient attentivement la jeune femme, mais en même temps ils ne perdaient pas de vue l'étrange témoin que l'officier avait amené.

Gaston aussi demeurait tranquille et indifférent. La présence de Lucie ne paraissait lui causer aucun étonnement ni aucune gêne.

— Connaissez-vous cette dame ? lui demanda le magistrat.

— Certainement, répondit le pêcheur.

Le cœur de Lucie était étreint d'une angoisse terrible.



*Henry se leva, s'approcha d'elle lentement
et appuya ses lèvres sur ses cheveux. (Page 1143).*

Elle était presque suffoquée par les sanglots qui lui montaient à la gorge et qu'elle tenait absolument à retenir, car elle ne voulait montrer aucune faiblesse en présence de son ennemi.

Après tout, quelle importance pouvait avoir sa souffrance à elle en comparaison des épouvantables tortures que devait subir son malheureux époux ?... Non !... Elle n'avait pas le droit de se plaindre de son propre sort !

— Où avez-vous connu cette dame ? reprit le magistrat en s'adressant de nouveau à Gaston.

— Je la voyais à peu près tous les jours sur la plage quand elle habitait dans notre Ile, répondit le témoin. Elle venait s'y promener avec deux jolis petits enfants...

— Vous devriez donc savoir qu'elle était la femme du capitaine Dreyfus ?

Sans répondre au juge, Gaston se leva de sa chaise, s'inclina devant la jeune femme et lui dit :

— Je suis heureux d'apprendre votre nom, Madame. Quant à moi, je m'appelle Gaston Lumand... Là-bas, je n'ai jamais eu l'occasion de vous être présenté....

Du Paty dut faire un effort pour retenir une exclamation de dépit. Il comprenait que cet homme qui passait pour un demi idiot, devait être, au contraire, doué d'une très vive intelligence qu'il dissimulait avec soin pour mieux masquer son jeu. Il se promettait de rechercher avec soin quels avaient été les antécédents de cet étrange et inquiétant personnage.

Quant au juge, il avait également l'air fort perplexe. Durant toute sa longue carrière il n'avait encore jamais vu comparaître devant lui un individu aussi déconcertant.

— Il paraît bien étrange, remarqua-t-il, — que vous n'avez point su jusqu'à présent comment s'appelait cette dame, puisque vous avez eu l'occasion de parler avec elle au sujet d'un projet d'évasion de son mari....

Gaston le Fou eut un sourire placide et il répondit avec calme :

— Je vous ai dit que je connais très bien cette dame de vue, mais je ne me rappelle point qu'elle m'ait jamais adressé la parole.....

— Je vous conseille de dire la vérité ! interrompit sévèrement le juge.

— C'est ce que je fais, dit le témoin sans s'émouvoir. Je dis toujours la vérité et je n'ai jamais trahi personne.....

Lucie commençait à respirer plus à l'aise mais elle n'osait quand même pas espérer que l'affaire allait se terminer à son avantage. Elle avait déjà subi de trop cruelles déceptions pour conserver encore la moindre tendance à l'optimisme.

Mais le commandant du Paty ne fut pas capable de contenir plus longtemps sa colère.

Se levant d'un bond, il se dirigea vers le témoin et l'apostropha en ces termes :

— Quel espèce de jeu es-tu en train de jouer, canaille ?..... A présent, tu prétends que tu n'as jamais parlé à Madame Dreyfus ?... Et alors, pourquoi tu es venu me raconter cette histoire tout à l'heure ?

Le témoin ne répondit pas tout de suite ; il se mit à regarder l'officier avec un sourire quelque peu méprisant, puis il dit :

— Je vous ai raconté quelque chose qui est arrivé dans l'île et je vous ai dit, en effet, qu'une dame m'a parlé d'un projet d'évasion au sujet d'un prisonnier... Mais je ne vois pas du tout pourquoi vous voulez absolument que cette dame soit précisément Mme Dreyfus..... En tout cas, ce n'est pas moi qui vous ai dit cela.....

— Vous êtes un habile menteur ! rugit le commandant, au comble de la colère. Mais vous.....

Il s'arrêta et ne compléta point la phrase qu'il avait

sur les lèvres car il comprenait que s'il insultait le témoin rien n'empêcherait celui-ci de porter plainte contre lui également !

Et surtout, il ne fallait pas qu'il laisse échapper qu'il avait donné de l'argent à Gaston pour le faire témoigner, car si cela venait à être connu, cela pouvait lui attirer une très vilaine histoire !

Le juge d'instruction aurait voulu mettre fin au plus vite à cette pénible situation.

S'adressant à du Paty, il lui dit à mi-voix :

— Je vous conseille, commandant, de renoncer à ce témoignage.....

— En effet, répondit le misérable, tout tremblant de colère; je n'aurais jamais du prendre au sérieux les divagations de cet homme qui ne sait évidemment pas très bien ce qu'il dit.....

Gaston eut un sourire sarcastique et s'exclama :

— Tandis que vous, vous ne savez que trop bien ce que vous dites, n'est-ce pas Monsieur le commandant ?

— Quoi ? gronda l'officier en saisissant le témoin par le bras. Qu'est-ce que tu essaies d'insinuer maintenant ?..... Je trouve que tu abuses un peu trop de ma patience et ça va te coûter cher !

Puis, se tournant vers le magistrat, il poursuivit sur un ton indigné :

— Je demande que cet homme soit mis en état d'arrestation, Monsieur le juge !... Il importe de faire une enquête sérieuse au sujet de cette affaire..... Et puis, il est fort probable que quelques semaines de prison préventive auront pour effet de délier la langue de cet individu !

Le juge d'instruction avait l'air terriblement embarrassé.

— Mais Monsieur le commandant, fit-il, — nous ne sommes pas en possession des éléments qui permettraient de mettre le témoin en accusation et je ne vois pas du

tout ce qui pourrait justifier son arrestation..... Ce que vous demandez me paraît impossible.....

— Vous faites erreur, Monsieur le juge..... En attendant mieux, je porte plainte contre cet homme pour m'avoir volé un étui à cigarettes en argent..... Si vous voulez bien ordonner qu'il soit fouillé, on trouvera certainement cet objet sur lui.....

Gaston était devenu très pâle, mais il ne perdit pas contenance.

Se levant vivement, il tira spontanément l'étui à cigarettes de sa poche et le montra au juge en disant :

— Le commandant ne dit pas la vérité..... Je ne lui ai pas volé cet étui... C'est lui même qui m'en a fait cadeau, et cela en présence du directeur de la forteresse de l'île, qui pourra en témoigner.....

Du Paty se mordit les lèvres. Il avait oublié ce détail qui suffisait à retourner l'accusation contre lui.

Lucie se tenait immobile sur sa chaise, observant la scène avec anxiété.

Le juge avait baissé la tête et, pour se donner le temps de réfléchir, il faisait semblant d'examiner les papiers qui étaient devant lui. Quant au greffier, il paraissait trouver cette histoire fort divertissante et il regardait tour à tour les acteurs du drame avec un sourire de curiosité amusée.

— Voudriez-vous me donner quelques explications au sujet du fait au sujet duquel vous venez de faire allusion, commandant ? reprit enfin le juge.

Le commandant répondit sur un ton irrité :

— Je dois laisser à votre bon sens le soin de juger laquelle des deux versions est le plus digne de foi, Monsieur le juge, la mienne ou celle de cet homme...

— Mon devoir exige que j'examine aussi attentivement l'une que l'autre, Monsieur le commandant.....

— Eh bien, faites ! répondit du Paty avec un sourire cynique.

Mme Dreyfus, qui, jusqu'alors, n'avait été qu'un témoin passif de ce débat, se leva à ce moment et, s'avancant vers la table derrière laquelle le magistrat était assis, elle lui dit :

— Je ne crois pas que ma présence soit encore nécessaire, n'est-ce pas Monsieur le juge ?... Ou bien avez-vous encore quelque question à me poser ?

— Non, Madame..... Pour le moment je n'ai plus rien à vous demander.....

— Alors, je puis me retirer ?

— Si vous voulez, Madame.....

Lucie salua le juge d'instruction, jeta un rapide regard de reconnaissance à Gaston, puis elle sortit sans même avoir tourné la tête vers le commandant du Paty, qui la regardait avec un air à la fois plein de haine et de désir.

Dès que la porte se fut refermée derrière la jeune femme, Gaston le Fou se mit à rire et s'exclama :

— Maintenant, je suppose que je peux m'en aller aussi, n'est-ce pas ?... Pourquoi devrais-je rester enfermé dans ce vilain bureau alors qu'il fait si beau dehors ?

Le juge lui fit signe qu'il pouvait s'en aller et, sans paraître s'offenser de ce laconisme, le pêcheur s'en fut.

Du Paty suivit bientôt le même chemin et il se mit à marcher très vite le long des couloirs dans l'espoir de rattraper Lucie qui ne devait pas encore avoir eu le temps de sortir du Palais.

Effectivement, il parvint à la rejoindre à l'angle de deux galeries et, avec un déconcertant cynisme, il l'aborda sans hésiter :

— Madame, lui dit-il, — j'ai à vous parler.....

Le ton de sa voix trahissait une certaine surexcitation.

— Je ne vois pourtant pas ce que vous pourriez encore avoir à me dire ! lui répondit la jeune femme avec un air méprisant.

— Je voudrais vous démontrer que vous vous êtes forgé de toutes pièces une opinion tout-à-fait erronée en ce qui me concerne et tenter de la modifier...

— Ne vous en donnez pas la peine, Monsieur le commandant....

— Je vous jure que ce n'est point pour des motifs personnels que j'ai agi comme je l'ai fait, bien au contraire... Vous devez d'ailleurs savoir que j'avais été chargé de faire une enquête au sujet de cette pénible affaire...

— Certainement, et je serais bien la dernière personne à vouloir vous empêcher d'accomplir votre devoir.

Finalement, après avoir échangé encore quelques autres phrases du même genre, ils arrivèrent ensemble à la sortie du Palais.

Sans se donner la peine de prendre congé du commandant, fut ce même par un signe de tête, la jeune femme monta dans la voiture qui l'avait attendue et referma la portière au nez de son ennemi.

Furieux et décontenancé, le misérable brandit son poing dans la direction du véhicule qui s'éloignait puis il s'éloigna en murmurant toute espèce d'imprécations et de blasphèmes.





CHAPITRE CLXX.

L'AMOUR DONNE DU COURAGE.

Leni Røder avait de nouveau ouvert les yeux et elle s'était mise à regarder autour d'elle, dans la salle mal éclairée et où il n'y avait pas autre chose qu'une table et quelques chaises.

Elle se trouvait étendue sur une banquette :

Tout-à-coup, elle se rappela de ce qui était advenu avant qu'elle perde connaissance.

Et qu'allait-il lui arriver maintenant ?

Elle avait tellement peur qu'elle n'osait même pas y penser.

Soudain, elle entendit la voix de deux hommes qui devaient se trouver derrière elle, dans la pièce, car elle pouvait percevoir distinctement leurs paroles.

Soudain, elle entendit la voix de deux hommes qui devaient se trouver derrière elle, dans la pièce, car elle pouvait percevoir distinctement leurs paroles.

— Je crois que cette fois nous avons fait une bonne pêche ! disait l'un d'eux. Les soupçons contre le patron de cette auberge étaient donc bien fondés.....

— Sans doute, mais on ne pourra pas lui faire de procès, puisque son crime lui a déjà coûté la vie.....

— Il est assez probable qu'il en sera de même avec les deux autres.

— En effet... Leurs blessures sont trop graves pour qu'ils aient beaucoup de chances de survivre...

La pauvre Leni sentit son cœur se serrer. Ce que les deux hommes venait de dire signifiait sans aucun doute que le brave aubergiste avait été tué par les balles des fusils des gardes frontière et que deux de ses compagnons avaient été grièvement blessés.

Mais elle ne put suivre le cours de ses pensées parce que les deux hommes, après une courte pause, s'étaient remis à parler.

— Je voudrais bien savoir ce que cette jeune fille faisait avec eux ! reprit le premier.

— Elle devait certainement faire partie de la bande au même titre que les hommes..... Elle sera donc condamnée comme eux.....

— Elle n'avait pourtant sur elle aucun article de contrebande.

— Ça ne veut rien dire... Elle avait sans doute d'autres fonctions... Peut-être était-ce elle, par exemple, qui se chargeait de négocier la vente des marchandises...

En entendant cela, Leni ne put retenir un douloureux soupir qui attira l'attention des deux gardes.

Ils se levèrent tout de suite et s'approchèrent d'elle. L'un d'eux qui se mit à la regarder fixement dans les yeux, lui demanda sur un ton ironique :

— Eh bien, ma belle ?... Est-ce que vous êtes déjà revenue de votre frayeur ?

Leni se redressa péniblement et s'assit sur le banc.

Malgré tout, elle avait encore l'impression d'être le jouet d'un rêve et elle ne cessait de regarder autour d'elle avec un air égaré.

— Comment avez-vous pu vous laisser entraîner dans une pareille aventure ? dit l'autre garde, sur un ton un peu plus bienveillant que son collègue. Savez-vous que ceci pourrait vous coûter cher ?.....

— Vous en aurez toujours bien pour deux mois à passer à l'ombre, en mettant les choses au mieux ! renchérit l'autre, non sans une certaine cruauté. C'est bien fait pour vous !... Une jeune fille qui ne craint pas de s'associer à une bande de malfaiteurs ne doit pas craindre non plus d'aller en prison !

Leni gardait le silence et tenait son regard fixé au loin devant elle. Elle aurait voulu dire quelque chose pour se défendre, mais son angoisse était telle qu'elle aurait été incapable d'articuler un seul mot.

Les deux gardes continuaient de la harceler sans pitié. L'un d'eux ne cessait de se moquer d'elle et l'autre lui prédisait qu'elle finirait sur l'échafaud.

Finalement, la malheureuse leva les mains avec un air suppliant.

— Ayez pitié de moi ! s'écria-t-elle. Je suis innocente !

— Naturellement ! s'exclama l'un des deux gardes en éclatant de rire. Ça m'aurait étonné si vous n'aviez pas dit cela ! Les pires criminels se déclarent toujours innocents quand on les attrape !... C'était sans doute pour le plaisir de la promenade que vous étiez avec les contrebandiers ?

— Oui !... Toujours la même histoire ! dit l'autre.

— Je vous assure que je n'avais pas l'intention de faire du mal ! insista la jeune fille. Je voulais seulement aller à Paris.....

— Ah, ah !... Et peut-on savoir ce que vous vouliez aller faire à Paris ?

Toute tremblante, Leni balbutia :

— Retrouver une de mes tantes qui y demeure....

Cette réponse parut amuser prodigieusement les deux gardes qui éclatèrent d'un rire homérique.

Enfin, après qu'ils eurent bien ri, l'un d'eux remarqua :

— Il est évidemment possible qu'une jeune fille ait une tante à Paris, mais ça n'est pas encore une raison bien claire pour prendre part à une expédition de contrebandiers !

La jeune fille laissa échapper un douloureux soupir et répondit :

— C'est que je n'avais pas de passeport..... Mon père est très sévère et il ne voulait pas me laisser aller à Paris.....

— Il avait bien raison..... Si vous aviez écouté votre père au lieu d'en faire à votre tête, vous ne seriez pas tombée dans la situation où vous êtes maintenant.....

— C'est que... ma tante.....

— A de belles moustaches et porte un pantalon, n'est-ce pas ?..... Parce qu'il est certain qu'une jeune fille n'oserait jamais tenter une pareille aventure à moins d'être très amoureuse.....

Leni ne répondit pas et se mit à pleurer.

Les deux gardes s'écartèrent un peu et se mirent à parler entre eux à voix basse. La jeune fille ne pouvait pas entendre ce qu'ils disaient, mais elle comprenait bien qu'elle n'avait aucune pitié à attendre de ces hommes.

Tout-à-coup elle se souvint de son chien Karo, son fidèle compagnon.

Qu'était-il arrivé à la pauvre bête ?

Avait elle été tuée à coups de fusil elle aussi ?

Elle aurait bien voulu demander quelque chose à ce sujet, mais elle n'osa point, craignant que les deux gardes se moqueraient d'elle encore une fois.

Sûrement, son père allait être averti et il serait probablement appelé à être cité comme témoin. Dans ce cas, il ne manquerait pas de venir réclamer sa fille et celle-ci devrait renoncer à l'espoir de revoir son fiancé.

Pourquoi fallait-il donc qu'elle ait tant de malchance ?

Si le sort lui avait été propice seulement une heure de plus, elle aurait été tirée d'affaire.

Et la pauvre fille, ne pouvant retenir ses larmes, pleurait et sanglotait à fendre le cœur.

Mais cela ne pouvait émouvoir les deux gardes-frontière qui devaient en avoir vu bien d'autres.

Finalement elle se décida à leur demander ce que l'on allait faire d'elle.

— Vous remettre entre les mains de la gendarmerie, parbleu ! répondit l'homme. C'est la seule chose que nous puissions faire.....

Leni leva encore une fois les mains et se mit de nouveau à implorer :

— Laissez-moi libre, je vous en supplie !.... Je n'ai rien fait de mal après tout !... Ayez pitié de moi !

— Nous n'avons pas le droit d'avoir pitié de qui que ce soit, Mademoiselle..... Il est fort possible que vous réussissiez à attendrir le juge qui s'occupera de votre cas, mais nous ne pouvons pas faire autrement que de nous conformer à notre consigne..... Nous ne pouvons pas vous laisser partir, en tout cas, d'autant plus que nos chefs nous reprochent à chaque instant de ne pas être assez attentifs et assez sévères dans notre service.....

Pendant que l'un des gardes parlait ainsi, l'autre avait mis son képi et son manteau. Quand il fut prêt, il s'avança vers Leni et lui ordonna de la suivre.

La jeune fille obéit sans opposer de résistance.

Au dehors il faisait encore nuit noire.

La tête penchée vers sa poitrine, absorbée dans ses tristes pensées, la jeune fille marchait en silence à côté du garde.

Après environ trois quarts d'heure de marche. Leni sentit tout-à-coup quelque chose d'humide lui effleurer la main.

C'était le museau de Karo, qui l'avait suivie.

Elle caressa doucement la tête du bon chien qui se mit à marcher à côté d'elle sans que le garde, qui avait allumé sa pipe s'en aperçoive.

La jeune fille se disait que Karo serait parfaitement capable de la défendre. Il l'avait bien montré une fois que des maraudeurs s'étaient introduits dans la propriété de son père. Elle n'aurait eu qu'à étendre la main vers le garde que ne se doutait de rien, et à crier : « Prends-le » !.....

Soudain, un grand cri déchira le silence de la forêt. Leni avait du joindre le geste à la pensée, par une sorte de reflexe machinal, car le chien avait tout à coup sauté à la gorge du garde-frontière qui cherchait vainement à se délivrer de la terrible étreinte.

Leni ne pouvait pas se rappeler d'avoir vraiment crié : « Prends-le » ! Il lui semblait plutôt que c'était le chien qui avait deviné sa pensée.

Elle ne s'attarda d'ailleurs pas à chercher à résoudre ce problème. Dès qu'elle vit tomber le garde, elle s'enfuit à toutes jambes, tout droit devant elle, sans savoir où elle allait.

Quelques secondes plus tard, le chien la rejoignit. Tous deux cheminèrent encore plus d'une heure avant d'atteindre l'orée des bois. Quand ils y arrivèrent enfin, il commençait à faire jour.

Un peu plus loin, il y avait une voix ferrée et un train s'approchait en sifflant.

Très fatiguée, la jeune fille s'assit un moment dans l'herbe pour prendre un peu de repos. Le chien s'étendit devant elle et elle se mit à la caresser en se demandant avec angoisse ce qui avait pu arriver au garde, espérant de tout son cœur que ses blessures ne seraient ni très graves, ni très douloureuses.

De toute façon, il aurait pu être dangereux de s'attarder trop longtemps dans un lieu encore si proche de

l'endroit où le drame s'était passé.

Malgré sa lassitude et malgré qu'elle tombât de sommeil, elle se remit bientôt en marche et se dirigea vers un village qu'elle apercevait dans le lointain.

Arrivée là, elle se rendit à la gare où, en consultant les horaires, elle constata qu'un train allait passer quelques minutes plus tard, se dirigeant vers Charleville.

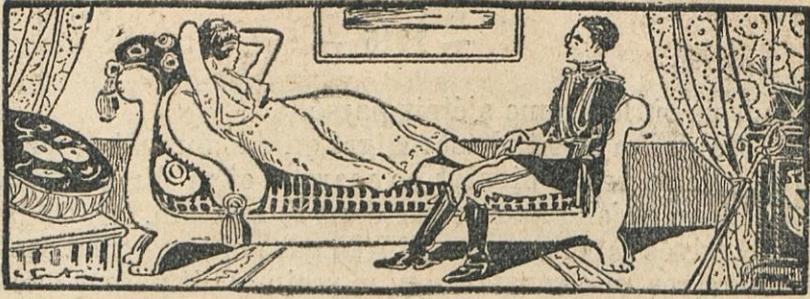
Ceci faisait assez bien son affaire, puisque cela la rapprochait déjà assez considérablement de Paris. En tout cas, elle ne voulait pas courir le risque d'attendre un autre train, car il était évident que toute la gendarmerie du canton allait se mettre à sa recherche dès que l'on saurait ce qui était arrivé, ce qui pouvait se produire d'un instant à l'autre.

Heureusement, elle avait encore l'argent que la vieille Mme Luders lui avait donnée. Elle n'avait perdu que sa valise, ce qui était déjà bien ennuyeux, car elle ne possédait plus d'autres effets, à présent, que ceux qu'elle avait sur elle.

Deux heures plus tard, elle arrivait à Charleville, après avoir dormi profondément durant presque tout le trajet.

Au buffet de la gare, elle se restaura copieusement, car elle avait une faim terrible, et elle commanda aussi une grande écuelle de soupe pour le chien.

Puis elle s'embarqua dans le premier express en partance pour Paris.



CHAPITRE CLXXI.

IDYLLE INTERROMPUE.

Ce soir-là, le comte Elitch était entré le premier au music-hall où dansait Amy Nabot. Il s'était habillé avec encore plus d'élégance que de coutume et il avait apporté un magnifique bouquet de roses rouges. Une superbe orchidée ornait sa boutonnière et son visage était tout radieux de joie expressive. Il était tout heureux d'avance à l'idée du plaisir qu'il allait goûter auprès de sa nouvelle et charmante amie.

Quand Amy Nabot eut terminé son numéro, le jeune comte applaudit encore plus fort que tous les autres spectateurs qui se montraient pourtant fort expansifs dans les démonstrations de leur enthousiasme admiratif.

Puis il se leva, se dirigea vers la scène et fit passer son bouquet à l'artiste par l'intermédiaire de l'un des musiciens de l'orchestre.

Amy Nabot lui sourit avec un air tentateur. Elle ne cherchait point à cacher sa satisfaction du succès si brillant qu'elle venait d'obtenir et elle se repentait presque de s'être écartée de cette profession d'artiste qui aurait sans doute amplement suffi à lui procurer de larges moyens d'existence.